

Jeux d'enfants
Le Pillowman

Philippe Couture

Number 131 (2), 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1267ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Couture, P. (2009). Review of [Jeux d'enfants : *Le Pillowman*]. *Jeu*, (131), 37–40.

Le Pillowman

TEXTE DE MARTIN MCDONAGH / TRADUCTION DE FANNY BRITT

MISE EN SCÈNE DENIS BERNARD, ASSISTÉ DE MARIE-HÉLÈNE DUFORT / SCÉNOGRAPHIE OLIVIER LANDREVILLE

COSTUMES MARC SENÉCAL / ÉCLAIRAGES ANDRÉ RIOUX / MUSIQUE LUDOVIC BONNIER

ACCESSOIRES PATRICIA RUEL / MAQUILLAGES SUZANNE TRÉPANIER

AVEC ANTOINE BERTRAND (KATURIAN), FRÉDÉRIC BLANCHETTE (MICHAL), DAVID BOUTIN (ARIEL),

DANIEL GADOUAS (TUPOLSKI) ET MARIE-ÈVE MILOT (LES ENFANTS).

PRODUCTION DU THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE, PRÉSENTÉE À LA LICORNE DU 13 JANVIER AU 21 FÉVRIER 2009.

PHILIPPE COUTURE JEUX D'ENFANTS

Dans la plupart des entrevues qu'il a accordées aux médias à propos de la création en français du *Pillowman*, le metteur en scène Denis Bernard a répété à quel point sa première impression du texte, celle d'une paradoxale « beauté dans l'horreur », a guidé l'ensemble de son travail. L'affirmation est juste dans la mesure où ce puissant texte de Martin McDonagh place la beauté, en l'occurrence l'art et particulièrement la littérature, au service de morbides récits d'horreur imaginés par le personnage principal, Katurian. Il m'a toutefois semblé qu'en périphérie de la « beauté », notion au demeurant fort relative, le texte comme la mise en scène exploraient plutôt la mince frontière entre l'innocence et l'impureté, la candeur et la cruauté, la douceur et la brutalité, ces états si proches l'un de l'autre chez l'enfant normalement constitué.

Subir l'interrogatoire

Le texte de McDonagh est une construction complexe et fascinante de récits superposés où l'on ne distingue pas toujours le vrai du faux. Il y a d'abord une situation très concrète : la pièce s'ouvre sur un interrogatoire de police dans un État totalitaire indéterminé. Katurian y est cuisiné par le détective Tupolski et le policier fier-à-bras Ariel à propos de la concordance

de ses histoires avec de sordides meurtres d'enfants commis quelques jours plus tôt. Deux meurtres ont été rapportés, et le temps presse, car un troisième enfant est porté disparu et les enquêteurs espèrent coincer le meurtrier à temps.

Cela, le spectateur le comprend en même temps que l'interrogé, après une certaine période d'incertitude. Katurian, en effet, ne saisit pas d'emblée les accusations portées contre lui. Profitant de la faiblesse de l'écrivain amateur devant leur indéniabilité autorité, les deux policiers, et surtout le détective Tupolski (Ariel étant plutôt le responsable de la torture physique), sautent sur chaque parole de Katurian et la retournent contre lui : une stratégie verbale qu'ils maîtrisent particulièrement et dont ils abusent sans vergogne. À ce dialogue de haute voltige, la mise en scène de Denis Bernard répond par une direction d'acteurs d'une grande précision, axée sur le débit rapide de l'énonciation et l'orchestration minutieuse de pauses courtes et franches, et de silences chargés. Chaque acteur y ajoute bien sûr sa couleur ; la suffisance et le contrôle caractérisent la composition de Daniel Gadouas (Tupolski), alors que David Boutin (Ariel) dissimule mal une agressivité débordante et qu'Antoine Bertrand (Katurian) transpire de crainte et de nervosité.

Pendant toute cette scène, un parasitaire et lancinant bruit de fond accompagne les échanges et ne se laisse jamais oublier, ajoutant au climat de menace. Le spectateur, inévitablement, s'inquiète. Qui plus est, la salle d'interrogatoire, malgré ses murs recouverts de coussinets et son éclairage chaleureux, est complétée par trois vitrines sur son mur de fond, dans lesquelles le public peut voir son reflet en semi-transparence. Le message est on ne peut plus clair : le public est ici considéré comme un témoin. S'il y a témoins, il faut bien qu'il y ait matière à témoigner ; il n'en faut pas plus pour orienter l'imagination du spectateur vers les pires scénarios. Le metteur en scène joue ici admirablement avec les codes du suspense et de l'anticipation, et compose une ambiance douce-amère.

Des histoires tordues

L'interrogatoire, s'il est passionnant en soi, apparaît vite comme un prétexte pour pénétrer l'imaginaire tordu de Katurian. C'est là que la pièce devient imprévisible et déroutante, nous promenant à travers les différentes histoires de l'auteur en herbe et nous invitant bien sûr à nous prêter au jeu des correspondances. Le détective Tupolski lira quelques histoires lui-même, interrompant sa lecture de quelques questions assassines, mais c'est lorsqu'il demande à Katurian de lui réciter l'un de ses contes, « La légende du village près de la rivière », que le spectacle bascule véritablement dans l'univers trouble de Katurian. La mise en scène accentue d'ailleurs ce passage par une rupture de ton très marquée : l'éclairage baisse pour créer un sentiment d'intimité, la voix de Katurian se fait douce et mélancolique, son visage filmé en direct est projeté en gros plan sur les murs latéraux. Tout, en somme, indique un nouvel espace-temps.

À compter de ce moment, le réalisme de la situation initiale ayant été brisé, le metteur en scène a le champ libre. Les scènes suivantes feront voyager le spectateur dans une horreur teintée de naïveté, laissant une plus grande place à l'image et à la narration, tout en accentuant le caractère énigmatique du texte. Au fil de ces histoires prétendument fictives s'entremêleront des éléments biographiques et de nouveaux indices permettant de résoudre l'enquête autour des meurtres d'enfants, de quoi confondre allègrement les certitudes. La mise en scène de Denis Bernard alterne des scènes de narration en voix hors champ accompagnées de reconstitutions sur scène (sous un éclairage clair-obscur ou en transparence derrière les vitrines) et des séquences plus conventionnelles où Katurian raconte ses histoires à son frère Michal, un simple d'esprit qui a aussi été enfermé par les policiers et qui jouera un rôle de plus en plus important dans l'enquête. Lorsqu'il y a reconstitution d'histoires vraies ou imaginaires, les personnages revêtent des allures de poupées grotesques ; le jeu est alors quasi marionnettique. Il y a là une référence claire à l'enfance et à son potentiel destructeur sous des apparences de beauté inoffensive. L'effet visuel est

pour le moins réussi, de même que ces séquences bénéficient de la très précise main dirigeante du metteur en scène. Tout est réglé au quart de tour et se déroule à un rythme enlevant.

Pour illustrer le rapprochement entre candeur et cruauté, l'image du Pillowman (l'homme-oreiller), héros de l'une des innombrables histoires écrites par Katurian, est très éloquente. Le Pillowman, raconte-t-il, « était fait en oreillers moelleux et roses : ses bras étaient en oreillers et ses jambes étaient en oreillers et son corps était en oreillers ; ses doigts étaient des tout petits oreillers, même sa tête était un oreiller, un gros oreiller tout rond¹ ». Cet homme-oreiller, poursuit-il, dénichait des désespérés au bord du suicide, traversait avec eux le temps jusqu'à un moment heureux de leur enfance et parvenait à les convaincre de se suicider à ce moment précis, avant que leur vie ne devienne souffrance et horreur. Tout est là : douceur et pureté des intentions se conjuguant avec désespoir et cruauté, dans un univers enfantin mais franchement inquiétant. Denis Bernard a brillamment intégré cette dichotomie à sa mise en scène, laquelle fait constamment osciller le jeu d'acteur et les images scéniques entre ces deux états contradictoires. La mélodie d'ouverture du spectacle, une comptine chantée par une sinistre voix de fillette, est d'ailleurs significative de cette ambivalence.

À ces indéniables qualités du spectacle, il faut ajouter la performance de Frédéric Blanchette dans le personnage de simple d'esprit. Sa composition évite la caricature et se situe avec beaucoup d'à-propos dans une zone grise, quelque part entre la vulnérabilité enfantine et la force brute de l'adulte. Le contraste entre douceur et cruauté y apparaît de manière frappante et suscite l'attendrissement comme la répulsion, donnant lieu à des scènes d'émotion vive où le spectateur ne sait pas trop s'il doit rire ou pleurer. Dans les scènes d'intimité entre les deux frères, il va sans dire que le jeu est également plus intuitif et délaisse momentanément la précision énonciative des scènes d'interrogatoire, ce qui s'avère un choix judicieux dans ce contexte.

Que la vérité soit faite

C'est lors de l'une de ces scènes fraternelles que la vérité éclate. Sans grande surprise, malgré le léger doute qui n'a cessé de l'habiter, le spectateur apprend que Michal a tué les enfants, en s'inspirant bien sûr des histoires de son frère. Furieux, Katurian cherche à savoir de quelle manière il s'y est pris pour assassiner le troisième enfant, dont le corps est toujours recherché par les policiers. Michal évoque l'histoire de « la petite Jésus », récit évidemment inspiré de la Passion de Jésus-Christ, avant d'inviter son frère à lui raconter à nouveau l'histoire du « petit

1. Extrait tiré de la traduction de Fanny Britt, fournie par le Théâtre de la Manufacture.



Le Pillowman de Martin McDonagh, mis en scène par Denis Bernard (Théâtre de la Manufacture, 2009).
Sur la photo : Antoine Bertrand (Katurian) et Frédéric Blanchette (Michal). © Suzane O'Neill.

cochon vert ». Voilà qui brouille encore les pistes. La disparition du troisième enfant, on l'apprendra dans la scène finale, ne s'est pas terminée en meurtre sanglant. Coincée dans une maisonnette avec des porcelets, une petite fille muette, et peinte en vert, a été retrouvée bien vivante. Pas de chance pour Katurian, qui avait entre-temps tué son frère en l'étouffant avec un oreiller et décidé d'assumer la responsabilité des trois meurtres, enjoignant les policiers à l'exécuter mais à sauver au moins ses histoires.

La question à laquelle Denis Bernard disait d'ailleurs vouloir répondre en montant ce texte concernait la responsabilité sociale de l'artiste. Mission accomplie, même si ce texte foisonnant laisse libre cours à de multiples interprétations et évoque plus fortement, dans cette mise en scène, les territoires troubles de l'enfance. ■



Le Pillowman de Martin McDonagh, mis en scène par Denis Bernard (Théâtre de la Manufacture, 2009).
Sur la photo : David Boutin, Marie-Ève Milot et Daniel Gadouas. © Suzane O'Neill.